



*George
Sand*

CONSUELO

CONSUELO

Consuelo

-CONSUELO

TOME TROISIÈME

LXXIII

LXXIV

LXXV

LXXVI

LXXVII

LXXVIII

LXXIX

LXXX

LXXXI

LXXXII

LXXXIII

LXXXIV

LXXXV

LXXXVI

LXXXVII

LXXXVIII

LXXXIX

XC

XCI

XCII

XCIII

XCIV

XCV

XCVI

XCVII

XCVIII

XCIX

C

CI

CII

CIII

CIV

CV

CONCLUSION.

FIN DE CONSUELO.

Page de copyright

CONSUELO

George Sand

-CONSUELO

1861

TOME TROISIÈME

L'orthographe originale de George Sand a été conservée tout au long de ce document : ex. : poëte, rythme, très-bien, etc.

LXXIII

Dès que le comte Hoditz se trouva seul avec ses musiciens, il se sentit plus à l'aise et devint tout à fait communicatif. Sa manie favorite était de trancher du maître de chapelle, et de jouer le rôle d'impresario.

Il voulut donc sur-le-champ commencer l'éducation de Consuelo.

« Viens ici, lui dit-il, et assieds-toi. Nous sommes entre nous, et l'on n'écoute pas avec attention quand on est à une lieue les uns des autres. Asseyez-vous aussi, dit-il à Joseph, et faites votre profit de la leçon. Tu ne sais pas faire le moindre trille, reprit-il en s'adressant de nouveau à la grande cantatrice. Écoutez bien ; voici comment cela se fait. »

Et il chanta une phrase banale où il introduisit d'une manière fort vulgaire plusieurs de ces ornements. Consuelo s'amusa à redire la phrase en faisant le trille en sens inverse.

« Ce n'est pas cela ! cria le comte d'une voix de Stentor en frappant sur la table. Vous n'avez pas écouté. »

Il recommença, et Consuelo tronqua l'ornement d'une façon plus baroque et plus désespérante que la première fois, en gardant son sérieux et affectant un grand effort d'attention et de volonté. Joseph étouffait, et feignait de tousser pour cacher un rire convulsif.

« La, la, la, trala, tra la ! chanta le comte en contrefaisant son écolier maladroit et en bondissant sur sa chaise, avec tous les symptômes d'une indignation terrible qu'il n'éprouvait pas le moins du monde, mais qu'il croyait nécessaire à la puissance et à l'entrain magistral de son caractère. »

Consuelo se moqua de lui pendant un bon quart d'heure, et, quand elle en eut assez, elle chanta le trille avec toute la netteté dont elle était capable.

« Bravo ! bravissimo ! s'écria le comte en se renversant sur sa chaise. Enfin ! c'est parfait ! Je savais bien que je vous le ferais faire ! qu'on me donne le premier paysan venu, je suis sûr de le former et de lui apprendre en un jour ce que d'autres ne lui apprendraient pas dans un an ! Encore cette phrase, et marque bien toutes les notes. Avec légèreté, sans avoir l'air d'y toucher... C'est encore mieux, on ne peut mieux ! Nous ferons quelque chose de toi ! »

Et le comte s'essuya le front quoiqu'il n'y eût pas une goutte de sueur.

« Maintenant, reprit-il, la cadence avec chute et tour de gosier ! Il lui donna l'exemple avec cette facilité routinière que prennent les moindres choristes à force d'entendre les premiers sujets, n'admirant dans leur manière que les jeux du gosier, et se croyant aussi habiles qu'eux parce qu'ils parviennent à les contrefaire. Consuelo se divertit encore à mettre le comte dans une de ces grandes colères de sang-froid qu'il aimait à faire éclater lorsqu'il galopait sur son dada, et finit par lui faire entendre une cadence si parfaite et si prolongée qu'il fut forcé de lui crier : « Assez, assez ! C'est fait ; vous y êtes maintenant. J'étais bien sûr que je vous en donnerais la clef ! Passons donc à la roulade, vous apprenez avec une facilité admirable, et je voudrais avoir toujours des élèves comme vous. »

Consuelo, qui commençait à sentir le sommeil et la fatigue la gagner, abrégéa de beaucoup la leçon de roulade. Elle fit toutes celles que lui prescrivit l'opulent pédagogue, avec docilité, de quelque mauvais goût qu'elles fussent, et laissa même résonner naturellement sa belle voix, ne craignant plus de se trahir, puisque le comte était résolu à s'attribuer jusqu'à l'éclat subit et à la pureté céleste que prenait son organe de moment en moment.

« Comme cela s'éclaircit, à mesure que je lui montre comment il faut ouvrir la bouche et porter la voix ! disait-il à Joseph en se retournant

vers lui d'un air de triomphe. La clarté de l'enseignement, la persévérance, l'exemple, voilà les trois choses avec lesquelles on forme des chanteurs et des déclamateurs en peu de temps. Nous reprendrons demain une leçon ; car nous avons dix leçons à prendre, au bout desquelles vous saurez chanter. Nous avons le coulé, le flatté, le port de voix tenu et le port de voix achevé, la chute, l'inflexion tendre, le martèlement gai, le cadencé feinte, etc. , etc. Allez prendre du repos ; je vous ai fait préparer des chambres, dans ce palais. Je m'arrête ici pour mes affaires jusqu'à midi. Vous déjeunerez, et vous me suivrez jusqu'à Vienne. Considérez-vous dès à présent comme étant à mon service. Pour commencer, Joseph, allez dire à mon valet de chambre de venir m'éclairer jusqu'à mon appartement. Toi, dit-il à Consuelo, reste, et recommence-moi la dernière roulade que je t'ai enseignée. Je n'en suis pas parfaitement content. »

À peine Joseph fut-il sorti, que le comte, prenant les deux mains de Consuelo avec des regards fort expressifs, essaya de l'attirer près de lui.

Interrompue dans sa roulade, Consuelo le regardait aussi avec beaucoup d'étonnement, croyant qu'il voulait lui faire battre la mesure ; mais elle lui retira brusquement ses mains et se recula au bout de la table, en voyant ses yeux enflammés et son sourire libertin.

« Allons ! vous voulez faire la prude ? dit le comte en reprenant son air indolent et superbe. Eh bien, ma mignonne, nous avons un petit amour ? Il est fort laid, le pauvre hère, et j'espère qu'à partir d'aujourd'hui vous y renoncerez. Votre fortune est faite, si vous n'hésitez pas ; car je n'aime pas les lenteurs. Vous êtes une charmante fille, pleine d'intelligence et de douceur ; vous me plaisez beaucoup, et, dès le premier coup d'œil que j'ai jeté sur vous, j'ai vu que vous n'étiez pas faite pour courir la pretontaine avec ce petit drôle. J'aurai soin de lui pourtant ; je l'enverrai à Roswald, et je me charge de son sort.

Quant à vous, vous resterez à Vienne. Je vous y logerai convenablement, et même, si vous êtes prudente et modeste, je vous produirai dans le monde. Quand vous saurez la musique, vous serez la prima-donna de mon théâtre, et vous reverrez votre petit ami de rencontre, quand je vous mènerai à ma résidence. Est-ce entendu ?

— Oui, monsieur le comte, répondit Consuelo avec beaucoup de gravité et en faisant un grand salut ; c'est parfaitement entendu. »

Joseph rentra en cet instant avec le valet de chambre, qui portait deux flambeaux, et le comte sortit en donnant un petit coup sur la joue de Joseph et en adressant à Consuelo un sourire d'intelligence.

« Il est d'un ridicule achevé, dit Joseph à sa compagne dès qu'il fut seul avec elle.

— Plus achevé encore que tu ne penses, lui répondit-elle d'un air pensif.

— C'est égal, c'est le meilleur homme du monde, et il me sera fort utile à Vienne.

— Oui, à Vienne, tant que tu voudras, Beppo ; mais à Passaw, il ne le sera pas le moins du monde, je t'en avertis. Où sont nos effets, Joseph ?

— Dans la cuisine. Je vais les prendre pour les monter dans nos chambres, qui sont charmantes, à ce qu'on m'a dit. Vous allez donc enfin vous reposer !

— Bon Joseph, dit Consuelo en haussant les épaules. Allons, reprit-elle, va vite chercher ton paquet, et renonce à ta jolie chambre et au bon lit où tu prétendais si bien dormir. Nous quittons cette maison à l'instant même ; m'entends-tu ? Dépêche-toi, car on va sûrement fermer les portes. »

Haydn crut rêver.

« Par exemple ! s'écria-t-il : ces grands seigneurs seraient-ils aussi des racoleurs ?

— Je crains encore plus le Hoditz que le Mayer, répondit Consuelo avec impatience. Allons, cours, n'hésite pas, ou je te laisse et je pars seule. »

Il y avait tant de résolution et d'énergie dans le ton et la physionomie de Consuelo, que Haydn, éperdu et bouleversé, lui obéit à la hâte. Il revint au bout de trois minutes avec le sac qui contenait les cahiers et les hardes ; et, trois minutes après, sans avoir été remarqués de personne, ils étaient sortis du palais, et gagnaient le faubourg à l'extrémité de la ville.

Ils entrèrent dans une chétive auberge, et louèrent deux petites chambres qu'ils payèrent d'avance, afin de pouvoir partir d'aussi bonne heure qu'ils voudraient sans éprouver de retard.

« Ne me direz-vous pas au moins le motif de cette nouvelle alerte ? Demanda Haydn à Consuelo en lui souhaitant le bonsoir sur le seuil de sa chambre.

— Dors tranquille, lui répondit-elle, et apprends en deux mots que nous n'avons pas grand'chose à craindre maintenant. M. le comte a deviné avec son coup d'œil d'aigle que je ne suis point de son sexe, et il m'a fait l'honneur d'une déclaration qui a singulièrement flatté mon amour-propre. Bonsoir, ami Beppo ; nous décampons avant le jour. Je secouerai ta porte pour te réveiller. »

Le lendemain, le soleil levant éclaira nos jeunes voyageurs voguant sur le Danube et descendant son cours rapide avec une satisfaction aussi pure et des cœurs aussi légers que les ondes de ce beau fleuve. Ils avaient payé leur passage sur la barque d'un vieux batelier qui portait des marchandises à Lintz. C'était un brave homme, dont ils furent contents, et qui ne gêna pas leur entretien.

Il n'entendait pas un mot d'italien, et, son bateau étant suffisamment chargé, il ne prit pas d'autres voyageurs, ce qui leur donna enfin la sécurité et le repos de corps et d'esprit dont ils avaient

besoin pour jouir complètement du beau spectacle que présentait leur navigation à chaque instant. Le temps était magnifique. Il y avait dans le bateau une petite cale fort propre, où Consuelo pouvait descendre pour reposer ses yeux de l'éclat des eaux ; mais elle s'était si bien habituée les jours précédents au grand air et au grand soleil, qu'elle préféra passer presque tout le temps couchée sur les ballots, occupée délicieusement à voir courir les rochers et les arbres du rivage, qui semblaient fuir derrière elle. Elle put faire de la musique à loisir avec Haydn, et le souvenir comique du mélomane Hoditz, que Joseph appelait Le maestromane, mêla beaucoup de gaieté à leurs rames.

Joseph le contrefaisait à merveille, et ressentait une joie maligne à l'idée de son désappointement.

Leurs rires et leurs chansons égayaient et charmaient le vieux nautonier, qui était passionné pour la musique comme tout prolétaire allemand. Il leur chanta aussi des airs auxquels ils trouvèrent une physionomie aquatique, et que Consuelo apprit de lui, ainsi que les paroles.

Ils achevèrent de gagner son cœur en le régaland de leur mieux au premier abordage où ils firent leurs provisions de bouche pour la journée, et cette journée fut la plus paisible et la plus agréable qu'ils eussent encore passée depuis le commencement de leur voyage.

« Excellent baron de Trenk ! disait Joseph en échangeant contre de la monnaie une des brillantes pièces d'or que ce seigneur lui avait données : c'est à lui que je dois de pouvoir soustraire enfin la divine Porporina à la fatigue, à la famine, aux dangers, à tous les maux que la misère traîne à sa suite. Je ne l'aimais pourtant pas d'abord, ce noble et bienveillant baron !

— Oui, dit Consuelo, vous lui préféreriez le comte. Je suis heureuse maintenant que celui-ci se soit borné à des promesses, et qu'il n'ait pas souillé nos mains de ses bienfaits.

— Après tout, nous ne lui devons rien, reprenait Joseph. Qui a eu le premier la pensée et la résolution de combattre les recruteurs ? c'est le baron ; le comte ne s'en souciait pas, et n'y allait que par complaisance et par ton. Qui a couru des risques et reçu une balle dans son chapeau, bien près du crâne ? encore le baron ! Qui a blessé, et peut-être tué l'infâme Pistola ? le baron ! Qui a sauvé le déserteur, à ses dépens peut-être, et en s'exposant à la colère d'un maître terrible ? Enfin, qui vous a respectée, et n'a pas fait semblant de reconnaître votre sexe ? qui a compris la beauté de vos airs italiens, et le goût de votre manière ?

— Et le génie de maître Joseph Haydn ? ajouta Consuelo en souriant ; le baron, toujours le baron !

— Sans doute, reprit Haydn pour lui rendre sa maligne insinuation ; et il est bien heureux peut-être, pour un noble et cher absent dont j'ai entendu parler, que la déclaration d'amour à la divine Porporina soit venue du comte ridicule, au lieu d'être faite par le brave et séduisant baron.

— Beppo ! répondit Consuelo avec un sourire mélancolique, les absents n'ont tort que dans les cœurs ingrats et lâches. Voilà pourquoi le baron, qui est généreux et sincère, et qui est amoureux d'une mystérieuse beauté, ne pouvait pas songer à me faire la cour. Je vous le demande à vous-même : sacrifieriez-vous aussi facilement l'amour de votre fiancée et la fidélité de votre cœur au premier caprice venu ? »

Beppo soupira profondément.

« Vous ne pouvez être pour personne le premier caprice venu, dit-il, et... le baron pourrait être fort excusable d'avoir oublié toutes ses amours passées et présentes en vous voyant.

— Vous devenez galant et doucereux, Beppo ! je vois que vous avez profité dans la société de M. le comte ; mais puissiez-vous ne jamais

épouser une margrave, et ne pas apprendre comment on traite l'amour quand on a fait un mariage d'argent ! »

Arrivés le soir à Lintz, ils y dormirent enfin sans terreur et sans souci du lendemain. Dès que Joseph fut éveillé, il courut acheter des chaussures, du linge, plusieurs petites recherches de toilette masculine pour lui, et surtout pour Consuelo, qui put se faire brave et beau, comme elle le disait en plaisantant, pour courir la ville et les environs.

Le vieux batelier leur avait dit que s'il pouvait trouver une commission pour Moelk, il les reprendrait à son bord le jour suivant, et leur ferait faire encore une vingtaine de lieues sur le Danube.

Ils passèrent donc cette journée à Lintz, s'amusèrent à gravir la colline, à examiner le château fort d'en bas et celui d'en haut, d'où ils purent contempler les majestueux méandres du fleuve au sein des plaines fertiles de l'Autriche. De là aussi ils virent un spectacle qui les réjouit fort : ce fut la berline du comte Hoditz, qui entra triomphalement dans la ville. Ils reconnurent la voiture et la livrée, et s'amusèrent à lui faire, de trop loin pour être aperçus de lui, de grands saluts jusqu'à terre. Enfin, le soir, s'étant rendus au rivage, ils y retrouvèrent leur bateau chargé de marchandises de transport pour Moelk, et ils firent avec joie un nouveau marché avec leur vieux pilote. Ils s'embarquèrent avant l'aube, et virent briller les étoiles sereines sur leurs têtes, tandis que le reflet de ces astres courait en longs filets d'argent sur la surface mouvante du fleuve. Cette journée ne fut pas moins agréable que la précédente. Joseph n'eut qu'un chagrin, ce fut de penser qu'il se rapprochait de Vienne, et que ce voyage, dont il oubliait les souffrances et les périls pour ne se rappeler que ses délicieux instants, allait bientôt toucher à son terme.

À Moelk, il fallut se séparer du brave pilote, et ce ne fut pas sans regret. Ils ne trouvaient pas dans les embarcations qui s'offrirent pour les mener plus loin les mêmes conditions d'isolement et de sécurité.

Consuelo se sentait reposée, rafraîchie, aguerrie contre tous les accidents. Elle proposa à Joseph de reprendre leur route à pied jusqu'à nouvelle occurrence. Ils avaient encore vingt lieues à faire, et cette manière d'aller n'était pas fort abrégative.

C'est que Consuelo, tout en se persuadant qu'elle était impatiente de reprendre les habits de son sexe et les convenances de sa position, était au fond du cœur, il faut bien l'avouer, aussi peu désireuse que Joseph de voir la fin de son expédition, Elle était trop artiste par toutes les fibres de son organisation, pour ne pas aimer la liberté, les hasards, les actes de courage et d'adresse, le spectacle continu et varié de cette nature que le piéton seul possède entièrement, enfin toute l'activité romanesque de la vie errante et isolée.

Je l'appelle isolée, lecteur, pour exprimer une impression secrète et mystérieuse qu'il est plus facile à vous de comprendre qu'à moi de définir.

C'est, je crois, un état de l'âme qui n'a pas été nommé dans notre langue, mais que vous devez vous rappeler, si vous avez voyagé à pied, au loin, et tout seul, ou avec un autre vous-même, ou enfin, comme Consuelo, avec un compagnon facile, enjoué, complaisant, et monté à l'unisson de votre cerveau. Dans ces moments-là, si vous étiez dégagé de toute sollicitude immédiate, de tout motif inquiétant, vous avez, je n'en doute pas, ressenti une sorte de joie étrange, peut-être égoïste tant soit peu, en vous disant :

À l'heure qu'il est, personne ne s'embarrasse de moi, et personne ne m'embarrasse. Nul ne sait où je suis. Ceux qui dominent ma vie me chercheraient en vain ; ils ne peuvent me découvrir dans ce milieu inconnu de tous, nouveau pour moi-même, où je me suis réfugié. Ceux que ma vie impressionne et agite se reposent de moi, comme moi de mon action sur eux.

Je m'appartiens entièrement, et comme maître et comme esclave. Car il n'est pas un seul de nous, ô lecteur ! qui ne soit à la fois, à l'égard d'un certain groupe d'individus, tour à tour et simultanément, un peu esclave, un peu maître, bon gré, mal gré, sans se l'avouer et sans y prétendre.

Nul ne sait où je suis ! Certes c'est une pensée d'isolement qui a son charme, un charme inexprimable, féroce en apparence, légitime et doux dans le fond. Nous sommes faits pour vivre de la vie de réciprocité. La route du devoir est longue, rigide, et n'a d'horizon que la mort, qui est peut-être à peine le repos d'une nuit. Marchons donc, et sans ménager nos pieds ! Mais si, dans des circonstances rares et bienfaisantes, où le repos peut être inoffensif, et l'isolement sans remords, un vert sentier s'offre sous nos pas, mettons à profit quelques heures de solitude et de contemplation. Ces heures nonchalantes sont bien nécessaires à l'homme actif et courageux pour retremper ses forces ; et je dis que, plus votre cœur est dévoré du zèle de la maison de Dieu (qui n'est autre que l'humanité), plus vous êtes propre à apprécier quelques instants d'isolement pour rentrer en possession de vous-même. L'égoïste est seul toujours et partout. Son âme n'est jamais fatiguée d'aimer, de souffrir et de persévérer ; elle est inerte et froide, et n'a pas plus besoin de sommeil et de silence qu'un cadavre. Celui qui aime est rarement seul, et, quand il l'est, il s'en trouve bien. Son âme peut goûter une suspension d'activité qui est comme le profond sommeil d'un corps vigoureux.

Ce sommeil est le bon témoignage des fatigues passées, et le précurseur des épreuves nouvelles auxquelles il se prépare. Je ne crois guère à la véritable douleur de ceux qui ne cherchent pas à se distraire, ni à l'absolu dévouement de ceux qui n'ont jamais besoin de se reposer.

Ou leur douleur est un accablement qui révèle qu'ils sont brisés, éteints, Et qu'ils n'auraient plus la force d'aimer ce qu'ils ont perdu ; ou

leur dévouement sans relâche et sans défaillance d'activité cache quelque honteuse convoitise, quelque dédommagement égoïste et coupable, dont je me méfie.

Ces réflexions, un peu trop longues, ne sont pas hors de place dans le récit de la vie de Consuelo, âme active et dévouée s'il en fut, qu'eussent pu cependant accuser parfois d'égoïsme et de légèreté ceux qui ne savaient pas la comprendre.

LXXIV

Le premier jour de ce nouveau trajet, comme nos voyageurs traversaient une petite rivière sur un pont de bois, ils virent une pauvre mendicante qui tenait une petite fille dans ses bras, et qui était accroupie le long du parapet pour tendre la main aux passants. L'enfant était pâle et souffrant, la femme hâve et grelottant de la fièvre. Consuelo fut saisie d'un profond sentiment de sympathie et de pitié pour ces malheureux, qui lui rappelaient sa mère et sa propre enfance.

« Voilà comme nous étions quelquefois, dit-elle à Joseph, qui la comprit à demi-mot, et qui s'arrêta avec elle à considérer et à questionner la mendicante.

— Hélas ! leur dit celle-ci, j'étais fort heureuse encore il y a peu de jours. Je suis une paysanne des environs de Harmanitz en Bohême. J'avais épousé, il y a cinq ans, un beau et grand cousin à moi, qui était le plus laborieux des ouvriers et le meilleur des maris. Au bout d'un an de mariage, mon pauvre Karl, étant allé faire du bois dans les montagnes, disparut tout à coup et sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu.

Je tombai dans la misère et dans le chagrin. Je croyais que mon mari avait péri dans quelque précipice, ou que les loups l'avaient dévoré. Quoique je trouvasse à me remarier, l'incertitude de son sort et l'amitié que je lui conservais ne me permirent pas d'y songer. Oh ! que j'en fus bien récompensée, mes enfants ! L'année dernière, on frappe un soir à ma porte ; j'ouvre, et je tombe à genoux en voyant mon mari devant moi.

Mais dans quel état, bon Dieu ! Il avait l'air d'un fantôme. Il était desséché, jaune, l'œil hagard, les cheveux hérissés par les glaçons, les

pieds en sang, ses pauvres pieds tout nus qui venaient de faire je ne sais combien de cinquantaines de milles par les chemins les plus affreux et l'hiver le plus cruel ! Mais il était si heureux de retrouver sa femme et sa pauvre petite fille, que bientôt il reprit le courage, la santé, son travail et sa bonne mine. Il me raconta qu'il avait été enlevé par des brigands qui l'avaient mené bien loin, jusque auprès de la mer, et qui l'avaient vendu au roi de Prusse pour en faire un soldat. Il avait vécu trois ans dans le plus triste de tous les pays, faisant un métier bien rude, et recevant des coups du matin au soir. Enfin, il avait réussi à s'échapper, à désertir, mes bons enfants ! En se battant comme un désespéré contre ceux qui le poursuivaient, il en avait tué un, il avait crevé un œil à l'autre d'un coup de pierre ; enfin, il avait marché jour et nuit, se cachant dans les marais, dans les bois, comme une bête sauvage ; il avait traversé la Saxe et la Bohême, et il était sauvé, il m'était rendu ! Ah ! Que nous fûmes heureux pendant tout l'hiver, malgré notre pauvreté et la rigueur de la saison ! Nous n'avions qu'une inquiétude ; c'était de voir reparaître dans nos environs ces oiseaux de proie qui avaient été la cause de tous nos maux. Nous faisons le projet d'aller à Vienne, de nous présenter à l'impératrice, de lui raconter nos malheurs, afin d'obtenir sa protection, du service militaire pour mon mari, et quelque subsistance pour moi et mon enfant.

Mais je tombai malade par suite de la révolution que j'avais éprouvée en revoyant mon pauvre Karl, et nous fûmes forcés de passer tout l'hiver et tout l'été dans nos montagnes, attendant toujours le moment où je pourrais entreprendre le voyage, nous tenant toujours sur nos gardes, et ne dormant jamais que d'un œil. Enfin, ce bienheureux moment était venu ; je me sentais assez forte pour marcher, et ma petite fille, qui était souffrante aussi, devait faire le voyage dans les bras de son père. Mais notre mauvais destin nous attendait à la sortie des montagnes. Nous marchions tranquillement et

lentement au bord d'un chemin peu fréquenté, sans faire attention à une voiture qui, depuis un quart d'heure, montait lentement le même chemin que nous. Tout à coup la voiture s'arrête, et trois hommes en descendent. « Est-ce bien lui ? S'écrie l'un. — Oui ! répond l'autre qui était borgne ; c'est bien lui ! sus ! sus ! »

Mon mari se retourne à ces paroles, et me dit : « Ah ! ce sont les Prussiens ! voilà le borgne que j'ai fait ! Je le reconnais ! — Cours ! cours ! lui dis-je, sauve-toi. » Il commençait à s'enfuir, lorsqu'un de ces hommes abominables s'élançe sur moi, me renverse, place un pistolet sur ma tête et sur celle de mon enfant. Sans cette idée diabolique, mon mari était sauvé ; car il courait mieux que ces bandits, et il avait de l'avance sur eux. Mais au cri qui m'échappa en voyant ma fille sous la gueule du pistolet, Karl se retourne, fait de grands cris pour arrêter le coup, et revient sur ses pas.

Quand le scélérat qui tenait son pied sur mon corps vit Karl à portée :

« Rends-toi ! lui cria-t-il, ou je les tue ! Fais un pas de plus pour te sauver, et c'est fait ! — Je me rends, je me rends ; me voilà ! » répond mon pauvre homme ; et il se mit à courir vers eux plus vite qu'il ne s'était enfui, malgré les prières et les signes que je lui faisais pour qu'il nous laissât mourir. Quand ces tigres le tinrent entre leurs mains, ils l'accablèrent de coups et le mirent tout en sang. Je voulais le défendre ; ils me maltraitèrent aussi. En le voyant garrotter sous mes yeux, je sanglotais, je remplissais l'air de mes gémissements. Ils me dirent qu'ils allaient tuer ma petite si je ne gardais le silence, et ils l'avaient déjà arrachée de mes bras, lorsque Karl me dit : « Tais-toi, femme, je te l'ordonne ; songe à notre enfant ! » J'obéis ; mais la violence que je me fis en voyant frapper, lier et bâillonner mon mari, tandis que ces monstres me disaient : « Oui, oui, pleure ! Tu ne le reverras plus, nous le menons pendre », fut si violente, que je tombai comme morte sur le

chemin. J'y restai je ne sais combien d'heures, étendue dans la poussière. Quand, j'ouvris les yeux, il faisait nuit ; ma pauvre enfant, couchée sur moi, se tordait en sanglotant d'une façon à fendre le cœur, il n'y avait plus sur le chemin que le sang de mon mari, et la trace des roues de la voiture qui l'avait emporté. Je restai encore là une heure ou deux, essayant de consoler et de réchauffer Maria, qui était transie et moitié morte de peur.

Enfin, quand les idées me revinrent, je songeai que ce que j'avais de mieux à faire ce n'était pas de courir après les ravisseurs, que je ne pourrais atteindre, mais d'aller faire ma déclaration aux officiers de Wiesenbach, qui était la ville la plus prochaine.

C'est ce que je fis, et ensuite je résolus de continuer mon voyage jusqu'à Vienne, et d'aller me jeter aux pieds de l'impératrice, afin qu'elle empêchât du moins que le roi de Prusse ne fît exécuter la sentence de mort contre mon mari. Sa majesté pouvait le réclamer comme son sujet, dans le cas où l'on ne pourrait atteindre les recruteurs. J'ai donc usé de quelques aumônes qu'on m'avait faites sur les terres de l'évêque de Passaw, où j'avais raconté mon désastre, pour gagner le Danube dans une charrette, et de là j'ai descendu en bateau jusqu'à la ville de Moelk. Mais à présent mes ressources sont épuisées. Les personnes auxquelles je dis mon aventure ne veulent guère me croire, et, dans le doute si je ne suis pas une intrigante, me donnent si peu, qu'il faut que je continue ma route à pied. Heureuse si j'arrive dans cinq ou six jours sans mourir de lassitude ! car la maladie et le désespoir m'ont épuisée.

Maintenant, mes chers enfants, si vous avez le moyen de me faire quelque petite aumône, donnez-la-moi tout de suite, car je ne puis me reposer davantage ; il faut que je marche encore, et encore, comme le Juif errant, jusqu'à ce que j'aie obtenu justice.

— Oh ! ma bonne femme, ma pauvre femme ! s'écria Consuelo en serrant la pauvre femme dans ses bras, et en pleurant de joie et de compassion ; courage, courage ! Espérez, tranquillisez-vous, votre mari est délivré. Il galope vers Vienne sur un bon cheval, avec une bourse bien garnie dans sa poche.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'écria la femme du déserteur dont les yeux devinrent rouges comme du sang, et les lèvres tremblantes d'un mouvement convulsif. Vous le savez, vous l'avez vu ! Ô mon Dieu ! grand Dieu ! Dieu de bonté !

— Hélas ! que faites-vous ? dit Joseph à Consuelo. Si vous alliez lui donner une fausse joie ; si le déserteur que nous avons contribué à sauver était un autre que son mari !

— C'est lui-même, Joseph ! Je te dis que c'est lui : rappelle-toi, le borgne, rappelle-toi la manière de procéder du Pistola. Souviens-toi que le déserteur a dit qu'il était père de famille, et sujet autrichien.

D'ailleurs il est bien facile de s'en convaincre. Comment est-il, votre mari ?

— Roux, les yeux verts, la figure large, cinq pieds huit pouces de haut ; le nez un peu écrasé, le front bas ; un homme superbe.

— C'est bien cela, dit Consuelo en souriant : et quel habit ?

— Une méchante casaque verte, un haut-de-chausses brun, des bas gris.

— C'est encore cela ; et les recruteurs, avez-vous fait attention à eux ?

— Oh ! si j'y ai fait attention, sainte Vierge ! Leurs horribles figures ne s'effaceront jamais de devant mes yeux. »

La pauvre femme fit alors avec beaucoup de fidélité le signalement de Pistola, du borgne et du silencieux.

« Il y en avait, dit-elle, un quatrième qui restait auprès du cheval et qui ne se mêlait de rien.

Il avait une grosse figure indifférente qui me paraissait encore plus cruelle que les autres.

Car, pendant que je pleurais et qu'on battait mon mari, en l'attachant avec des cordes comme un assassin, ce gros-là chantait, et faisait la trompette avec sa bouche comme s'il eût sonné une fanfare : broum, broum, broum, broum. Ah ! Quel cœur de fer !

— Eh bien, c'est Mayer, dit Consuelo à Joseph. En doutes-tu encore ? n'a-t-il pas ce tic de chanter et de faire la trompette à tout moment ?

— C'est vrai, dit Joseph. C'est donc Karl que nous avons vu délivrer ? Grâce soient rendues à Dieu !

— Ah ! oui, grâce au bon Dieu avant tout ! dit la pauvre femme en se jetant à genoux. Et toi, Maria, dit-elle à sa petite fille, baise la terre avec moi pour remercier les anges gardiens et la sainte Vierge. Ton papa est retrouvé, et nous allons bientôt le revoir.

— Dites-moi, chère femme, observa Consuelo, Karl a-t-il aussi l'habitude de baiser la terre quand il est bien content ?

— Oui, mon enfant ; il n'y manque pas. Quand il est revenu après avoir déserté, il n'a pas voulu passer la porte de notre maison sans en avoir baisé le seuil.

— Est-ce une coutume de votre pays ?

— Non ; c'est une manière à lui, qu'il nous a enseignée, et qui nous a toujours réussi.

— C'est donc bien lui que nous avons vu, reprit Consuelo ; car nous lui avons vu baiser la terre pour remercier ceux qui l'avaient délivré. Tu l'as remarqué, Beppo ?

— Parfaitement ! C'est lui ; il n'y a plus de doute possible.

— Venez donc que je vous presse contre mon cœur, s'écria la femme de Karl, ô vous deux, anges du paradis, qui m'apportez une pareille nouvelle. Mais contez-moi donc cela ! »

Joseph raconta tout ce qui était arrivé ; et quand la pauvre femme eut exhalé tous ses transports de joie et de reconnaissance envers le ciel et envers Joseph et Consuelo qu'elle considérait avec raison comme les premiers libérateurs de son mari, elle leur demanda ce qu'il fallait faire pour le retrouver.

« Je crois, lui dit Consuelo, que vous ferez bien de continuer votre voyage. C'est à Vienne que vous le trouverez, si vous ne le rencontrez pas en chemin. Son premier soin sera d'aller faire sa déclaration à sa souveraine, et de demander dans les bureaux de l'administration qu'on vous signale en quelque lieu que vous soyez. Il n'aura pas manqué de faire les mêmes déclarations dans chaque ville importante où il aura passé, et de prendre des renseignements sur la route que vous avez tenue. Si vous arrivez à Vienne avant lui, ne manquez pas de faire savoir à l'administration où vous demeurez, afin que Karl en soit informé aussitôt qu'il s'y présentera.

— Mais quels bureaux, quelle administration ? Je ne connais rien à tous ces usages-là. Une si grande ville ! Je m'y perdrai, moi, pauvre paysanne !

— Tenez, dit Joseph, nous n'avons jamais eu d'affaire qui nous ait mis au courant de tout cela non plus ; mais demandez au premier venu de vous conduire à l'ambassade de Prusse. Demandez-y M. le baron de...

— Prends garde à ce que tu vas dire, Beppo ! dit Consuelo tout bas à Joseph pour lui rappeler qu'il ne fallait pas compromettre le baron dans cette aventure.

— Eh bien, le comte de Hoditz ? reprit Joseph.

— Oui, le comte ! il fera par vanité ce que l'autre eût fait par dévouement. Demandez la demeure de la margrave, princesse de Bareith, et présentez à son mari le billet que je vais vous remettre. »

Consuelo arracha un feuillet blanc du calepin de Joseph, et traça ces mots au crayon :

« Consuelo Porporina, prima donna du théâtre de San Samuel, à Venise ; ex-signor Bertoni, chanteur ambulant à Passaw, recommande au noble cœur du comte Hoditz-Roswald la femme de Karl, le déserteur que sa seigneurie a tiré des mains des recruteurs et comblé de ses bienfaits. La Porporina se promet de remercier monsieur le comte de sa protection, en présence de madame la margrave, si monsieur le comte veut bien l'admettre à l'honneur de chanter dans les petits appartements de son altesse. »

Consuelo mit la suscription avec soin, et regarda Joseph : il la comprit, et tira sa bourse.

Sans se consulter autrement, et d'un mouvement spontané, ils donnèrent à la pauvre femme les deux pièces d'or qui leur restaient du présent de Trenk, afin qu'elle pût faire la route en voiture, et ils la conduisirent jusqu'au village voisin où ils l'aidèrent à faire son marché pour un modeste voiturin.

Après qu'ils l'eurent fait manger et qu'ils lui eurent procuré quelques effets, dépense prise sur le reste de leur petite fortune, ils embarquèrent l'heureuse créature qu'ils venaient de rendre à la vie.

Alors Consuelo demanda en riant ce qui restait au fond de la bourse. Joseph prit son violon, le secoua auprès de son oreille, et répondit :

« Rien que du son ! »

Consuelo essaya sa voix en pleine campagne, par une brillante roulade, et s'écria :

« Il reste beaucoup de son ! »

Puis elle tendit joyeusement la main à son confrère, et la serra avec effusion, en lui disant :

« Tu es un brave garçon, Beppo !

— Et toi aussi ! » répondit Joseph en essuyant une larme et en faisant un grand éclat de rire.

LXXV

Il n'est pas fort inquiétant de se trouver sans argent quand on touche au terme d'un voyage ; mais eussent-ils été encore bien loin de leur but, nos jeunes artistes ne se seraient pas sentis moins gais qu'ils ne le furent lorsqu'ils se virent tout à fait à sec. Il faut s'être trouvé ainsi sans ressources en pays inconnu (Joseph était presque aussi étranger que Consuelo à cette distance de Vienne) pour savoir quelle sécurité merveilleuse, quel génie inventif et entreprenant se révèlent comme par magie à l'artiste qui vient de dépenser son dernier sou. Jusque-là, c'est une sorte d'agonie, une crainte continuelle de manquer, une noire appréhension de souffrances, d'embarras et d'humiliations qui s'évanouissent dès que la dernière pièce de monnaie a sonné. Alors, pour les âmes poétiques, il y a un monde nouveau qui commence, une sainte confiance en la charité d'autrui, beaucoup d'illusions charmantes ; mais aussi une aptitude au travail et une disposition à l'aménité qui font aisément triompher des premiers obstacles. Consuelo, qui portait dans ce retour à l'indigence de ses premiers ans un sentiment de plaisir romanesque, et qui se sentait heureuse d'avoir fait le bien en se dépouillant, trouva tout de suite un expédient pour assurer le repas et le gîte du soir.

« C'est aujourd'hui dimanche, dit-elle à Joseph ; tu vas jouer des airs de danse en traversant la première ville que nous rencontrerons. Nous ne ferons pas deux rues sans trouver des gens qui auront envie de danser, et nous ferons les ménétriers. Est-ce que tu ne sais pas faire un pipeau ? J'aurais bientôt appris à m'en servir, et pourvu que j'en tire quelques sons, ce sera assez pour t'accompagner.

— Si je sais faire un pipeau ! s'écria Joseph ; vous allez voir ! »

On eut bientôt trouvé au bord de la rivière une belle tige de roseau, qui fut percée industrieusement, et qui résonna à merveille. L'accord parfait fut obtenu, la répétition suivit, et nos gens s'en allèrent bien tranquilles jusqu'à un petit hameau à trois milles de distance où ils firent leur entrée au son de leurs instruments, et en criant devant chaque porte : « Qui veut danser ? Qui veut sauter ? Voilà la musique, voilà le bal qui commence ! »

Ils arrivèrent sur une petite place plantée de beaux arbres : ils étaient escortés d'une quarantaine d'enfants qui les suivaient au pas de marche, en criant et en battant des mains. Bientôt de joyeux couples vinrent enlever la première poussière en ouvrant la danse ; et avant que le sol fût battu, toute la population se rassembla, et fit cercle autour d'un bal champêtre improvisé sans hésitation et sans conditions.

Après les premières valse, Joseph mit son violon sous son bras, et Consuelo, montant sur sa chaise, fit un discours aux assistants pour leur prouver que des artistes à jeun avaient les doigts mous et l'haleine courte.

Cinq minutes après, ils avaient à discrétion pain, laitage, bière et gâteaux. Quant au salaire, on fut bientôt d'accord : on devait faire une collecte où chacun donnerait ce qu'il voudrait.

Après avoir mangé, ils remontèrent donc sur un tonneau qu'on roula triomphalement au milieu de la place, et les danses recommencèrent ; mais au bout de deux heures, elles furent interrompues par une nouvelle qui mit tout le monde en émoi, et arriva, de bouche en bouche, jusqu'aux ménétriers ; le cordonnier de l'endroit, en achevant à la hâte une paire de souliers pour une pratique exigeante, venait de se planter son alène dans le pouce.

« C'est un événement grave, un grand malheur ! Leur dit un vieillard appuyé contre le tonneau qui leur servait de piédestal. C'est

Gottlieb, le cordonnier, qui est l'organiste de notre village ; et c'est justement demain notre fête patronale. Oh ! la grande fête, la belle fête ! Il ne s'en fait pas de pareille à dix lieues à la ronde. Notre messe surtout est une merveille, et l'on vient de bien loin pour l'entendre. Gottlieb est un vrai maître de chapelle : il tient l'orgue, il fait chanter les enfants, il chante lui-même ; que ne fait-il pas, surtout ce jour-là ? Il se met en quatre ; sans lui, tout est perdu. Et que dira M. le chanoine, M. le chanoine de Saint-Étienne ! qui vient lui-même officier à la grand'messe, et qui est toujours si content de notre musique ? Car il est fou de musique, ce bon chanoine, et c'est un grand honneur pour nous que de le voir à notre autel, lui qui ne sort guère de son bénéfice et qui ne se dérange pas pour peu.

— Eh bien, dit Consuelo, il y a moyen d'arranger tout cela : mon camarade ou moi, nous nous chargeons de l'orgue, de la maîtrise, de la messe en un mot ; et si M. le chanoine n'est pas content, on ne nous donnera rien pour notre peine.

— Eh ! eh ! dit le vieillard, vous en parlez bien à votre aise, jeune homme : notre messe ne se dit pas avec un violon et une flûte. Oui-da ! c'est une affaire grave, et vous n'êtes pas au courant de nos partitions.

— Nous nous y mettrons dès ce soir, dit Joseph en affectant un air de supériorité dédaigneuse qui imposa aux auditeurs groupés autour de lui.

— Voyons, dit Consuelo, conduisez-nous à l'église ; que quelqu'un souffle l'orgue, et si vous n'êtes pas content de notre manière d'en jouer, vous serez libres de refuser notre assistance.

— Mais la partition, le chef-d'œuvre d'arrangement de Gottlieb !

— Nous irons trouver Gottlieb, et s'il ne se déclare pas content de nous, nous renonçons à nos prétentions. D'ailleurs, une blessure au doigt n'empêchera pas Gottlieb de faire marcher ses chœurs et de chanter sa partie. »

Les anciens du village, qui s'étaient rassemblés autour d'eux, tinrent conseil, et résolurent de tenter l'épreuve. Le bal fut abandonné : la messe du chanoine était un bien autre amusement, une bien autre affaire que la danse !

Haydn et Consuelo, après s'être essayés alternativement sur l'orgue, et après avoir chanté ensemble et séparément, furent jugés des musiciens fort passables, à défaut de mieux. Quelques artisans osèrent même avancer que leur jeu était préférable à celui de Gottlieb, et que les fragments de Scarlatti, de Pergolèse et de Bach, qu'on venait de leur faire entendre, étaient pour le moins aussi beaux que la musique de Holzbaüer, dont Gottlieb ne voulait pas sortir.

Le curé, qui était accouru pour écouter, alla jusqu'à déclarer que le chanoine préférerait beaucoup ces chants à ceux dont on le régalaient ordinairement. Le sacristain, qui ne goûtait pas cet avis, hocha tristement la tête ; et pour ne pas mécontenter ses paroissiens, le curé consentit à ce que les deux virtuoses envoyés par la Providence s'entendissent, s'il était possible, avec Gottlieb, pour accompagner la messe.

On se rendit en foule à la maison du cordonnier : il fallut qu'il montrât sa main enflée à tout le monde pour qu'on le tînt quitte de remplir ses fonctions d'organiste. L'impossibilité n'était que trop réelle à son gré.

Gottlieb était doué d'une certaine intelligence musicale, et jouait de l'orgue passablement ; mais gâté par les louanges de ses concitoyens et l'approbation un peu railleuse du chanoine, il mettait un amour-propre épouvantable à sa direction et à son exécution. Il prit de l'humeur quand on lui proposa de le faire remplacer par deux artistes de passage : il aimait mieux que la fête fût manquée, et la messe patronale privée de musique, que de partager les honneurs du triomphe. Cependant, il fallut céder : il feignit longtemps de chercher